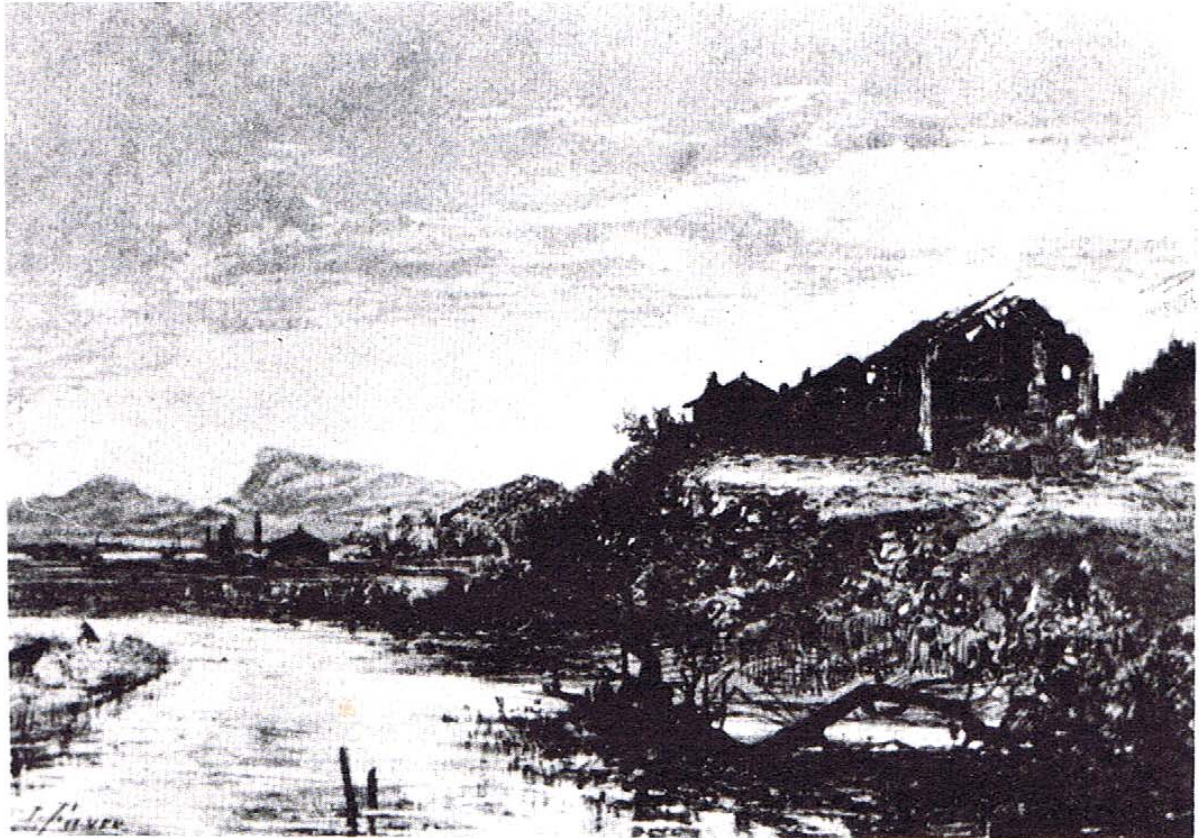


A. E.

LE PAUVRE PIERRE



ÉDITIONS 'LE PÉLERIN'

COLLECTION "CONTES ET RECITS"

NO 3

A.E.

LE PAUVRE PIERRE

1877

EDITIONS "LE PELERIN"

1979

INTRODUCTION

En 1877 paraissait à Lausanne un fort volume de quelque 240 pages. Son titre: "Bon vieux temps et progrès". Un roman dans le genre de l'époque, sentimental à souhait, avec, au hasard des pages, quelques beaux brins de morale, de religion, et bien sûr d'invraisemblance! Mais ce roman avait pour cadre notre région, et les péripéties des protagonistes, entr'autre un jeune homme de Barcelone arrivé tout exprès à la Vallée pour apprendre le métier d'horloger, et qui finalement retournera chez lui en emportant une de nos belles, nous mènent un peu partout dans notre haute combe, de Derrière-la-Côte où se tient le père Rameau, horloger de son état, au Sentier où l'on danse, et au bord du lac de Joux où l'on patine.

Mais ce n'est pas ce long roman, oublié et devenu pièce rare et de collection, que personne d'ailleurs n'aura vraisemblablement la possibilité de sortir de l'oubli, que nous avons choisi de vous livrer ci-après. Il ne s'agit que de la modeste nouvelle qui lui fait suite dans le même volume. Elle s'intitule "Le Pauvre Pierre". Il est évident que ce petit récit est quelque peu démodé, et qu'il ne fera certainement pas l'admiration de tous les lecteurs. Mais il a le mérite, autant que le grand roman qui le précède, de situer parfaitement à lui seul, la littérature régionale de

l'époque. C'est pourquoi il a trouvé bonne place dans notre série: "Contes et récits".

Son auteur, qui signe A.E., n'a malheureusement pas pu être identifié. Mais nul doute, à le lire, qu'il était d'ici. Quant à son Pauvre Pierre, s'il a existé, et s'il a vraiment vécu de cette manière ?

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

Lausanne

Chez tous les libraires

Dépôt général

chez S. Blanc, éditeur

1877

LE PAUVRE PIERRE

Un mendiant

* *

Qui n'a connu, à la Vallée, le pauvre Pierre ? Qui ne l'a rencontré sur la route, avec sa besace, son grand chapeau de cérémonie, vieux cylindre roussi par les années, et sa veste militaire aux boutons toujours reluisants.

C'est bien à tort qu'on l'avait nommé "pauvre Pierre", car il eût été difficile de trouver un homme plus heureux.

A force de revenir chaque soir sa besace bien remplie, de manger ici et là une bonne soupe, un reste de dîner, de boire quelquefois un verre de vin généreusement offert, il avait fini par voir la vie "couleur de rose". Il ne se doutait pas, le pauvre Pierre, de toutes les douleurs, des misères de toutes espèces qui sont le partage d'hommes mieux doués que lui sous le rapport de l'intelligence. Une fois pourtant, entendant dans un village les sons mélancoliques d'un orgue de Barbarie,

il s'était approché. C'était un vieillard qui jouait, tandis qu'une petite fille, en haillons et pieds nus, demandait la charité aux passants. Le vieillard avait un air si triste, si triste, que Pierre se sentit tout remué. Il prit les quelques sous qu'il possédait et les donna à la petite fille. Puis il s'éloigna lentement. Ce fut un noir nuage dans son ciel si bleu jusque-là, qui, quelquefois, venait assombrir ses pensées d'habitude si riantes. Il revoyait souvent cet air désespéré du vieillard et les grands yeux tristes de l'enfant. Il comprenait instinctivement qu'il y avait là une souffrance profonde. Ce qui le rendait si heureux, lui, il n'aurait pas su le dire. C'était la liberté, le grand air, le ciel si bleu, le soleil si brillant, les sapins verts, le gazon émaillé de fleurs, le doux gazouillement des oiseaux dans la forêt. C'était aussi le lac, bleu comme le ciel; le soir, la voûte étoilée et la lune rêveuse. Tout cela lui parlait de joie et de bonheur.

Doué de peu d'intelligence, Pierre vivait de charité. Ce n'était point cependant un mendiant vulgaire: il allait dans les maisons, et on lui donnait en général avec plaisir un reste de dîner, une soupe, un morceau de pain. Il avait ses bonnes maisons d'où jamais il ne ressortait à vide, et il y venait régulièrement chaque semaine. De temps en temps il

cherchait de nouvelles pratiques, choisissant les maisons de bonne apparence.

On n'aurait pu appeler cela mendier. Cela ressemblait bien plutôt à la tournée du commis voyageur qui va voir sa clientèle.

Sur la route, il saluait de préférence les gens bien mis; par contre il avait un mépris prononcé pour les pauvres, les gens en haillons.

Chaque matin le chapeau, lustré et relustré, reprenait, malgré les années, quelque chose de sa juvénile fraîcheur et donnait à son propriétaire un air de paisible bourgeois qui contrastait avec l'apparence belliqueuse de l'habit militaire qui, lui aussi soigneusement brossé, retrouvait son ardeur guerrière des temps jadis.

Lorsque Pierre entrait dans une maison, il ôtait son chapeau, saluait poliment et prenait place sans mot dire auprès du fourneau de la cuisine.

Le potager, il le sentait d'instinct, c'est là que cuisent les bons morceaux, la soupe appétissante. C'est là qu'on peut juger du degré d'aisance de la famille. Là qu'on voit aussi la ménagère économe et attentive qui, maintes et maintes fois, goûte la soupe,

Afin que tout soit cuit bien à point et sans faute, hésite avant de creuser le pot à beurre, de peur qu'elle ne soit trop grasse, et voit avec un serrement de cœur la provision s'épuiser. La cuisine, c'est là que trône

la mère de famille, là qu'elle accomplit des prodiges d'activité et d'économie. Là que se passent quelquefois des scènes de tristesse muette, lorsque, devant l'armoire vide, elle constate que les provisions disparaissent à vue d'oeil.

Tout son orgueil, c'est d'avoir une cuisine claire, commode. Elle éprouve un immense plaisir à voir la vaisselle soigneusement rangée, les casseroles reluisantes, les nombreuses cafetières en usage dans la famille depuis plusieurs générations qui, côte à côte rangées, s'étagent sur le buffet.

Son coeur tient par un fil à tous ces mille petits riens qui composent sa batterie de cuisine, les tasses à fleurs de la grand-mère, le service thé reçu de la marraine. Malheur à l'enfant maladroit qui laisse tomber l'un de ces précieux objets. Un soufflet bien appliqué et des paroles emportées lui ont bien vite fait comprendre l'importance de sa faute.

- Sotte fille, casser la plus belle théière que nous ayons! Si c'était une théière ordinaire, cela ne me ferait rien, dit la mère qui rassemble les fragments épars.

Et la pauvre enfant sanglote comme si jamais un pareil malheur ne pouvait se réparer.

Le pauvre Pierre, lui, préférerait la cuisine à toute autre partie de la maison. Assis à une certaine

distance du fourneau, de manière à laisser le passage libre, il prêtait une oreille attentive à ces mille petits bruits familiers à toute cuisinière. Il aimait entendre le frémissement du rôti dans la casserole, le bouillonnement de l'eau; il aimait voir la vapeur ardente soulever par intervalles le couvercle de la marmite et s'échapper furieuse, affolée, de sa sombre prison; il n'avait aucune pitié pour les pommes de terre qui criaient en se tordant dans la poêle. A ses côtés, la besace entr'ouverte était une demande muette et pourtant expressive qui avait le don de toucher le coeur de bien des gens.

Absorbé dans sa contemplation, Pierre ne s'apercevait pas de ce qui se passait autour de lui. Il ne voyait pas les regards de travers que, dans quelques maisons, on lui jetait lorsqu'il tardait à s'en aller.

Il restait là sans mot dire, répondant aux questions qu'on lui faisait par un: "Oui, madame", accompagné d'un sourire béat. Remarquait-il dans le ton une certaine aigreur, il ajoutait: "Les temps sont durs". C'était là toute sa réclame. Il eût été difficile de demander la charité d'une façon plus modeste.

D'ailleurs le pauvre Pierre savait rendre un service à l'occasion. On pouvait en toute confiance le charger d'une commission.

Il parcourait toute la Vallée et chaque soir il

rentrait fatigué, mais heureux, satisfait d'avoir accompli sa tâche, dans la mansarde qu'il occupait au village du Pont. C'était une chambrette étroite et sombre, ne contenant qu'une mauvaise paillasse et quelques chaises dépareillées. Mais que lui importait ? Rentré tard, il en sortait le matin de bonne heure, aux premiers rayons du soleil.

Le dimanche, il ne faisait pas de visites. On le voyait se promener dans les villages avec sa besace.

Il était partout où se trouvaient des militaires. Le vieil uniforme qu'il portait lui avait sans doute donné des goûts belliqueux, car, dès qu'il entendait le roulement du tambour, il accourait, prenait position un peu en arrière du bataillon, se mettait au pas et, attentif au commandement, se servant de son bâton comme d'un fusil, il exécutait les charges avec une précision remarquable. Les assistants riaient et lui, croyant qu'on l'admirait, continuait ses évolutions avec une nouvelle ardeur.

Petite Marie

* *

Par une belle matinée du commencement de l'automne, nous trouvons le pauvre Pierre traversant le village du Pont. La journée promet d'être belle, le lac est tranquille, uni comme un miroir; les prairies basses sont recouvertes d'un léger brouillard. Quittant la grande route, Pierre s'engage dans un petit vallon encaissé par deux chaînes de collines boisées qui le séparent, l'une du lac de Joux, l'autre du petit lac Ter. Par intervalles on aperçoit l'un des deux lacs à travers les arbres. Rien de plus charmant que ces échappées, cette eau bleue encadrée par les sapins verts.

Un peu en arrière, la Dent de Vaulion élève ses pentes grisâtres, hardiment découpées, une vraie dent qu'on voit de loin dans la Vallée et qui contraste agréablement avec les lignes monotones des montagnes environnantes.

Le pauvre Pierre chemine joyeux, heureux de se promener par cette belle journée d'automne. De temps en temps, il entonne un vieux refrain.

Arrivé en face du village du Lieu et sentant la faim, il avisa une maison d'assez bonne apparence de la cheminée de laquelle la fumée s'échappait en bouffées épaisses. Il y entra sans façon. Dans la cuisine, le feu flambait dans le fourneau. D'un côté cuisait le lait, de l'autre l'eau commençait à bouillir. De petites bulles d'air montaient de la partie inférieure et venaient mourir à la surface. Sur le rebord du fourneau, la cafetière attendait avec impatience, tandis que sur les genoux d'une vieille femme le moulin criard broyait sans pitié les grains de café.

Le visage de Pierre s'illumina; il prit place près du feu, sans remarquer la mauvaise humeur évidente qu'exprimait le visage de la vieille.

Il s'amusa à contempler le lait à la surface duquel se formait une légère écume qui montait lentement, lentement, puis soudain, rapide, s'élança au dehors. Il ne put retenir un cri et se leva pour soulever la casserole. Mais déjà la vieille l'avait prévenu. Elle avait saisi le manche en criant:

- C'est ta faute, vieux mendiant!

A cette injure mortelle, Pierre s'était levé comme un ressort. Il avait saisi son chapeau qu'il frottait

convulsivement avec la manche de son habit. Frottés à l'envers, les poils se hérissaient terriblement.

- Oui, c'est ta faute, vieux mendiant. Tu ferais bien mieux de travailler, au lieu d'aller te goberger chez le monde, reprit la vieille qui, les mains sur les hanches, s'avancait vers lui, ses petits yeux brillant de colère.

Tout ahuri de ce flot de paroles, encore sous le coup de j'injurieuse épithète dont la vieille l'avait gratifié, il continuait à frotter son chapeau qui, hérissé de toutes parts, devenait terrible à voir. Arrivé à la porte, il l'arborait. Furieusement hérissé, menaçant, crânement placé sur la tête du pauvre Pierre, le cylindre donnait à sa figure, d'habitude si bonasse, un air mauvais qui eût effrayé tout autre que la mère Mâchuron. Mais elle, n'en tenant compte, continuait à s'avancer de son côté, dans l'intention évidente de le mettre à la porte. C'était là une injure que personne encore ne lui avait faite.

Tout à coup il lui vint une idée lumineuse. Saisissant son bâton et le dirigeant du côté de la vieille, il la coucha en joue. Elle ne put retenir un cri et recula de quelques pas. Profitant de ce moment de répit, il partit, tandis que la vieille, revenue de son premier mouvement de frayeur, avait saisi le balai et s'élançait dans l'escalier à sa poursuite. Mais Pierre était déjà

bien loin; lorsqu'il la vit sur le seuil de la porte, il brandit son bâton d'un air menaçant.

- Veux-tu filer, vieux mendiant, et un peu vite! cria la vieille.

Le pauvre Pierre n'avait pas eu de déjeûner, mais il ne sentait pas la faim, tout entier au plaisir d'avoir joué un bon tour à la mère Mâchuron. Il regardait son bâton avec un légitime orgueil, et plus d'une fois il le dirigea du côté des corbeaux qui passaient en croassant sur les champs voisins.

Il continua son chemin en chantant son refrain favori:

Jeanne, Jeannette et Jeannotton.

Il s'arrêta en voyant un passant qui s'approchait. C'était un monsieur bien mis.

- Bonjour, Pierre.

- Bonjour, monsieur, dit-il en faisant le salut militaire.

- Que dis-tu de bon, Pierre ?

- Tout de bon, pardine, tout de bon.

Le passant poursuivit sa route, et Pierre de recommencer à chanter:

Bonjour, belle Rosine, comment vous portez-vous ?

Arrivé au village du Solliat, il entra dans une maison de belle apparence. C'était une famille

Guillermet dans laquelle il était toujours bien reçu.

Mme Guillermet était une excellente cuisinière. Ce n'était pas sa seule qualité, mais bien l'une des mieux appréciées. Il n'y en avait pas une comme elle dans toute la Vallée pour faire un civet, assaisonner du poisson. Bonne femme d'ailleurs, elle avait toujours pour Pierre des paroles amicales. Elle aimait le voir près de son potager, cela lui tenait compagnie. Elle lui communiquait ses recettes, lui racontait ses triomphes.

A tout cela Pierre répondait par son: "Oui madame", accompagné d'un sourire béat. C'est qu'il se sentait heureux dans cet intérieur. Il y avait dans l'air de cette cuisine claire et commode, dans l'aspect de ces casseroles reluisantes et de ces marmites aux vastes flancs; il y avait surtout dans la figure joviale et réjouie de la maîtresse de maison, penchée sur son fourneau, quelque chose de gai qui lui donnait un inexprimable sentiment de confort.

Quelquefois Mme Guillermet se donnait le plaisir de lui faire goûter un mets de sa façon. Les mains sur les hanches, elle se tenait debout devant lui, contemplant avec un orgueil bien naturel la figure de Pierre qui s'épanouissait à vue d'oeil.

Les Guillermet donnaient assez fréquemment de grands repas. Les convives ne mangeaient guère trois jours

d'avance, désireux d'avoir un appétit bien aiguisé pour la bonne cuisine de Mme Guillermet.

Après le potage, on voyait apparaître la maîtresse de maison, le visage enflammé, portant le plat qui contenait le fameux civet.

C'était un frémissement général. Dans ces moments-là, M. Guillermet se sentait fier de sa femme.

Un jour, Pierre étant arrivé au milieu du festin, on se donna le plaisir de le faire entrer dans la salle à manger. Assis à une petite table, il fit un festin de roi. Les quelques verres de vieux la Côte qu'on lui fit boire le mirent en gaieté, et lorsqu'on lui demanda de chanter, il se leva et répéta plusieurs fois son vieux refrain :

Jeanne, Jeannette et Jeannotton,

puis il se rassit au milieu des éclats de rire, tout fier de l'effet qu'il avait produit.

Ce fut la besace bien remplie qu'il rentra chez lui le soir. Tout le long du chemin il répéta son refrain en balançant sa tête, ce qui imprimait au vieux chapeau des mouvements de va-et-vient inquiétants.

Ce qui attirait Pierre chez les Guillermet, ce n'étaient pas seulement les bons repas. Il avait dans la maison une amie, une petite fille, l'enfant terrible, un charmant petit minois encadré de boucles brunes, des yeux pétillant de malice.

La première fois qu'elle vit Pierre, elle s'approcha de lui et, posant sa main sur ses genoux, elle dit en fixant sur lui un regard confiant :

- Adieu.

Puis, dans un accès soudain de timidité, elle courut à sa mère et cachant son visage dans sa robe :

- Qui est-ce, maman ?

- C'est le pauvre Pierre.

Elle revint vers lui.

- Adieu, pauvre Pierre.

Il ébaucha un sourire et prit timidement la petite main de l'enfant qui le regardait fixement.

- Je m'appelle Marie, continua-t-elle.

Le pauvre Pierre se sentait tout ému par ce regard de l'enfant, mais il ne savait que dire. Pendant quelques jours ce fut un échange muet de regards, de sourires. Enfin Marie s'enhardit; elle apporta sa belle poupée, sa poupée aux cheveux blonds et aux joues roses, et la posa sur les genoux de Pierre.

Il commença à la bercer doucement comme un enfant qu'on endort et la petite fille ravie battait des mains. Ensuite elle apporta son petit chariot; on y plaça la poupée, et Pierre, transformé en cheval, prit le timon, tantôt bondissant comme un coursier ardent, tantôt se modérant en un simple galop. Et la petite criait :

- Hue! bidet.

Petite Marie se prit pour Pierre d'une vive amitié. Il eût été difficile de trouver un compagnon de jeux aussi infatigable. Avec lui elle se permettait toutes les familiarités possibles; elle introduisait le chat dans sa besace et s'amusait à voir les efforts désespérés du pauvre animal pour se débarrasser.

Il répondait quelquefois à ses agaceries; un jour il s'avisait de mettre son chapeau sur la tête de l'enfant, et il ne put s'empêcher de rire de l'aspect comique qu'elle offrait, sa petite figure cachée dans les profondeurs du cylindre.

Ces visites étaient pour Pierre un rayon de soleil qui le consolait dans les jours de mauvais temps.

Mais petite Marie grandissait. Le jour vint, jour néfaste, où elle dut aller à l'école. L'école ne lui plaisait pas et elle pleura. Elle déclara en pleine salle qu'elle voulait s'en aller et frappa de son petit pied sur le plancher.

La maîtresse s'approcha, regardant petite Marie à travers ses lunettes. Ces lunettes effrayaient l'enfant, elles donnaient à la maîtresse quelque chose de mystérieux qui la troublait et puis elles rayonnaient de loin et semblaient avoir la faculté de voir partout en même temps. On n'était jamais sûr sous ce regard. En voyant s'approcher la maîtresse, le courage de Marie faiblit, pourtant elle dit: "Je veux m'en aller",

et son petit coeur se dégonfla en un torrent de larmes. La maîtresse l'attira tendrement à elle et, la prenant sur ses genoux, elle attendit que la crise fût passée. Alors elle lui parla doucement, et à travers ses larmes un sourire vint illuminer le visage de l'enfant. Elle jeta sur la maîtresse un regard confiant, les lunettes ne lui faisaient déjà plus si peur.

A la première visite de Pierre, Marie assise sur ses genoux, un bras passé autour de son cou, lui confia ses chagrins: La salle était si sombre, et puis cela l'ennuyait d'écrire avec cette vilaine encre noire.

- As-tu été à l'école, Pierre ?

- Je ne sais pas.

- Moi je voudrais ne pas y retourner.

Et le visage de l'enfant, un instant assombri et rêveur, exprimait une tristesse si profonde que cela fit soupirer Pierre.

Il ne savait pas bien ce que c'était que l'école; il savait seulement qu'il y avait beaucoup d'enfants pour les avoir vus jouant pendant la récréation. Mais il lui semblait aussi qu'il devait être bien dur de rester enfermé de longues heures dans une salle sombre, tandis qu'au dehors le soleil brillait si joyeusement, et il ne pouvait s'empêcher de compatir à la tristesse de l'enfant. Avec le temps cependant Marie apprit à aimer l'école; même, elle devint une très bonne

écolière, une des favorites de la maîtresse. Elle délaissait ses jouets; sa belle poupée aux yeux bleus et aux cheveux blonds, reléguée dans un coin de la chambre, ne savait que penser de cet abandon.

Souvent on voyait Marie avec un gros livre, ce qui étonnait grandement Pierre; elle lisait de jolies histoires qu'elle lui racontait.

Enfin le moment vint de quitter l'école. Marie était devenue une belle jeune fille que tout le monde aimait.

"La plus belle du village", pensait la mère.

"La plus belle", disaient aussi les garçons qui de loin la suivaient des yeux.

Le pauvre Pierre, lui, ne faisait pas de comparaisons. Pour lui, Marie n'avait pas d'égale; c'était un idéal de beauté et de bonté.

Marie sortait peu, elle n'aimait pas les danses, les fêtes. Elle préférait rester auprès de sa mère qui en était bien heureuse et qui, néanmoins, aurait voulu la voir sortir plus souvent, car déjà, comme toutes les mères, elle pensait au mariage, et pour Marie, elle rêvait brillant parti.

Quelquefois elle lui en parlait, vantant tel ou tel garçon.

- Je ne veux pas me marier, disait Marie; je suis trop heureuse ici.

- Mais il faudra bien que tu te maries un jour.
D'ailleurs nous ne serons pas toujours là.

- Oh! j'ai le temps d'y penser.

Et Marie embrassait tendrement sa mère qui étouffait un soupir. "La jeunesse ne pense à rien."

Les années se passaient. A la maison venait un grand blondin, un étranger bien mis et beau parleur qui regardait Pierre d'un air dédaigneux. Il causait souvent avec Marie et elle prenait plaisir à l'entendre. Elle souriait quand il entra et le regardait d'un air tendre qui rendait Pierre jaloux. Il y avait de longs tête-à-tête dans le coin le plus obscur de la chambre, des baisers à la dérobée. Au bout d'un certain temps, les visites devinrent plus rares, bientôt elles cessèrent complètement. Marie pâlissait et maigrissait à vue d'oeil, souvent elle pleurait. Toute la maison s'en ressentait. Mme Guillermet n'avait plus aucun plaisir à faire de bons repas; la cuisine avait un air sombre et morne qu'elle n'avait jamais eu auparavant. Après ses visites, Pierre s'en retournait tout triste.

Un jour, il trouva Mme Guillermet tout en larmes dans la cuisine. A sa vue, les sanglots redoublèrent.

- Elle est morte! dit-elle d'une voix entrecoupée.
Il ne comprenait pas.

- Morte! répéta-t-il machinalement.

Elle le conduisit dans la chambre de Marie. La

jeune fille était couchée sur son lit, pâle et froide, belle encore, sa blanche figure reposant sur l'oreiller, encadrée par ses boucles brunes.

Le lit était couvert de fleurs, les mains jointes tenaient un bouquet d'immortelles.

Pierre ne savait pas bien ce que c'était que la mort; pourtant en voyant ce visage pâle et froid, il comprit qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire et il répéta:

- Morte!

On le fit entrer dans le salon où étaient réunies plusieurs personnes habillées de noir, et, parmi elles, le pasteur qui parlait. Il parla longtemps, d'une voix grave et solennelle, puis il fit la prière. Pierre se leva comme les autres, il joignit les mains et écouta. Il ne comprit pas bien ce que disait le pasteur, seulement il l'entendit dire que Marie était allée au ciel. Cette pensée le saisit et, lorsqu'il s'en alla, elle le préoccupa tout le long du chemin. Il regarda le ciel étoilé et se demanda si Marie n'était pas là-haut, dans une de ces petites étoiles brillantes. Oui, dans le ciel bleu, dans ce beau ciel, c'est bien là qu'elle devait être, elle, si bonne et si belle.

- Oh! qu'il aimerait pouvoir y aller, lui aussi.

Toute la nuit il ne dormit pas; il pensait à Marie

et au ciel.

Le lendemain, il ne sortit pas, il n'avait pas le coeur d'aller dans les maisons; d'ailleurs il n'avait pas faim non plus.

Pendant quelques jours il ne quitta pas sa mansarde, il resta seul, couché sur sa paille, dans une sorte de prostration, absorbé dans une seule et unique pensée, "le ciel".

Ne le voyant plus sortir, un voisin, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque chose, pénétra dans sa chambre.

Il le trouva étendu mort sur sa paille, la besace au dos, tenant d'une main son bâton, tandis que sur une chaise à côté, le chapeau bien brossé n'attendait plus que le moment du départ.

Il semblait que, sentant venir la mort, le pauvre Pierre avait voulu se préparer pour le grand voyage, le voyage du ciel.

F i n